

COLLECTION « LETTRES À... »

Il fut un temps où les correspondances étaient le principal *medium* de l'actualité, des conflits intellectuels, du rapport à soi, à ses contemporains voire aux anciens. Les lettres alors se croisaient comme des épées, étaient lues en public, recopiées, circulaient de mains en mains. Aujourd'hui noyée dans le flux incessant de nos billets électroniques, cette forme brève, intime, adressée, n'a cependant rien perdu de sa force polémique ni de sa beauté littéraire. Cette collection voudrait lui redonner toute sa place dans les débats publics du XXI<sup>e</sup> siècle.



**LETTRE À  
ROLAND BARTHES**



© 2015 Éditions Thierry Marchaisse

Conception visuelle : Denis Couchaux

Mise en page intérieure : Anne Fragonard-Le Guen

Dessin de couverture : Denis Couchaux

Éditions Thierry Marchaisse

221 rue Diderot, 94300 Vincennes

[www.editions-marchaisse.fr](http://www.editions-marchaisse.fr)

Diffusion-Distribution : Harmonia Mundi

# LETTRE À ROLAND BARTHES

JEAN-MARIE SCHAEFFER



*éditions*

THIERRY MARCHAISSE



Cher Roland Barthes,

J'ai fait fi des multiples et bonnes raisons qui auraient dû m'amener à décliner l'invitation de vous écrire cette lettre. Je vais donc la commencer en vous les disant ici, dans le désordre.

Il y a en particulier l'incongruité que constitue – pour moi en tout cas – le fait d'écrire une lettre à un mort. Aussi loin que je remonte dans mon enfance, je crois avoir « su » (ou cru) que lorsque quelqu'un est mort « il » n'est plus. Écrire une lettre à un mort est donc une situation d'énonciation qui devrait être intenable (pour moi). Bien sûr, je pourrais tenter de me tirer d'affaire en me convainquant que je fais seulement semblant de m'adresser à vous, que ce n'est qu'un jeu, un « faire comme si ». Mais la pragmatique de la deuxième personne, celle de l'adresse, est rétive à la fictionnalisation. La langue commande ici (« comme toujours », ajouteriez-vous sans doute) : employer la deuxième personne, s'adresser à quelqu'un,

fait prendre au locuteur des engagements ontologiques forts, ce qui le met dans une situation ridicule s'il s'avère qu'il ne peut pas les honorer. L'acte d'énonciation qui s'adresse à un « vous » (ou à un « tu ») présuppose en effet, comme acte, qu'il y ait quelqu'un à qui l'adresser. M'adresser à vous me met donc dans une situation de *double-bind* inconfortable : mort, « vous » n'êtes plus, mais m'adressant à « vous » je vous pose comme étant. Vous avez vous-même décrit cette situation comme celle où « l'autre est absent comme référent, présent comme allocutaire<sup>1</sup> ». Vous pensiez alors à l'absence temporaire de l'être aimé, mais vous notiez un peu plus loin, glissant de l'amoureux à l'enfant (car l'amoureux n'est-il pas un enfant ?), qu'« un moment très bref sépare le temps où l'enfant croit encore sa mère absente et celui où il la croit déjà morte<sup>2</sup> ». Et on ne peut même pas accuser l'enfant d'irréalisme : tôt ou tard la mère cessera d'être simplement absente pour un moment, mais *sera* morte, absente à jamais. Une personne n'a même pas besoin de mourir physiquement pour que nous fassions l'expérience de cette absence définitive : celui ou celle que nous aimons et qui nous abandonne définitivement entre pour nous dans la mort. Certes, les humains parlent non seulement *de* mais aussi à leurs morts, et celui qui a été abandonné

---

<sup>1</sup> *Fragments d'un discours amoureux*, in Roland Barthes, *Œuvres complètes*, t. V, nouvelle édition revue, corrigée et présentée par Éric Marty, Paris, Éditions du Seuil, 2002, p. 43 (désormais *O.C.*, suivi du numéro de tome et de la page).

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 44.



continue à parler à celui qui l'a abandonné comme s'il était encore là. Souvent même nous parlons davantage à ceux qui sont partis que nous ne parlons aux vivants ou aux présents. Ce qui montre pour le moins que la certitude de l'absence de toute réponse n'empêche pas de parler à quelqu'un.

Tout en subissant la sollicitation ontologique, « je sais bien » que je ne saurais m'adresser réellement à vous, puisque vous n'êtes pas (plus). Mais la force d'opérateur d'existence de l'adresse à la deuxième personne déstabilise toujours de nouveau ce « je sais bien » en le transformant en un « je sais bien, mais quand même... », locution idéal-typique de la dénégation rendue célèbre par un article étincelant d'Octave Mannoni<sup>1</sup>. Ma situation n'est somme toute guère différente de celle des possédées éthiopiennes qui ne cessaient de faire osciller Michel Leiris entre la conviction qu'elles étaient réellement possédées et le soupçon qu'elles étaient des simulatrices aguerries, jusqu'à ce que la notion de « théâtre vécu », distincte à la fois de la feintise ludique assumée du « théâtre joué » et de la « possession qu'on pourrait dire authentique », lui permît de la circonscrire en acceptant la co-présence des deux éléments<sup>2</sup>. La différence est évidemment que Leiris occupait une position d'obser-

---

<sup>1</sup> Octave Mannoni, « Je sais bien, mais quand même », *Clefs pour l'imaginaire*, Paris, Éditions du Seuil, 1969, p. 9-35.

<sup>2</sup> Michel Leiris, *Miroirs de l'Afrique*, Paris, Quarto/Gallimard, 1996, p. 1049, 1054.

vateur, bien qu'observateur fortement biaisé puisqu'il s'était amouraché de la fille de la possédée, alors que ma situation est plutôt proche de celle de cette dernière.

Gérable subjectivement, la situation n'en reste pas moins paradoxale. Dans « Les morts de Roland Barthes », publié dans le numéro d'hommage que la revue *Poétique* vous a consacré après votre mort, Jacques Derrida développe une réflexion sur la difficulté de parler de l'ami mort – de vous, donc – et de lui éviter « la double blessure de parler de lui, ici maintenant, comme d'un vivant *ou* comme d'un mort<sup>1</sup> ». Derrida décrit longuement (et avec beaucoup de finesse) les apories de l'hommage *post-mortem* – les paroles pour l'ami mort, à qui parviennent-elles, sinon à « lui en moi<sup>2</sup> », donc à moi-même ? – et consacre plusieurs pages à une autre impossibilité, plus banale me semble-t-il, celle de dire « Je suis mort<sup>3</sup> », donc de parler de soi-même comme mort. Mais parler de quelqu'un n'est pas parler à quelqu'un. Ne parlant jamais de son ami – donc de vous – qu'à la troisième personne, il évite du même coup l'aporie de l'adresse à un mort, comme je l'évite ici à son égard en parlant de lui à la troisième personne. Mais, vous écrivant une lettre, je ne peux pas éviter de m'adresser à vous, de vous apostropher, et du même coup de présupposer que vous « êtes ».

---

<sup>1</sup> Jacques Derrida, « Les morts de Roland Barthes », *Poétique*, n° 47, septembre 1981, p. 276.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 269.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 290.

Pourtant, avec la formule « lui en moi », Derrida m'indique peut-être une voie permettant de contourner l'impossibilité ontologique dont je viens de parler. Je me rends d'ailleurs compte que, comme je ne vous ai pas connu de votre vivant, vous n'avez jamais existé pour moi que sous cette forme indirecte du « vous en moi ». Au début de *Fragments d'un discours amoureux*, vous-même abordez une situation d'interlocution proche en ajoutant la dimension du « face à » (face ?). Vous dites de l'énonciateur de ce livre qu'il donne à lire « la place de quelqu'un qui parle en lui-même, amoureusement, face à l'autre (l'objet aimé), qui ne parle pas<sup>1</sup> ». Tout épistolier n'est-il pas cela : « quelqu'un qui parle en lui-même [...], face à l'autre [...] qui ne parle pas » ? Cependant, si l'autre ne parle pas au moment où la lettre est écrite, il semble faire partie des règles de la communication épistolaire qu'il parlera plus tard. Une lettre n'appelle-t-elle pas une réponse (attendue, souhaitée ou crainte), donc la parole de l'autre ne constitue-t-elle pas l'horizon herméneutique de ce qui est énoncé comme lettre ?

Il existe des lettres, telle la lettre de rupture, qui n'attendent pas de réponse, qui même signifient à l'autre que toute réponse sera désormais considérée comme nulle et non avenue. De manière plus générale, l'attente d'une réponse ne garantit en rien qu'il y en ait une : une lettre, comme une parole, peut rester « Sans réponse », pour

---

<sup>1</sup> *Fragments d'un discours amoureux*, O.C., t. V, p. 12.

reprendre l'intitulé d'une section de *Fragments d'un discours amoureux* qui, étrangement, porte sur l'« écoute fuyante » et la réponse dilatoire plutôt que sur l'absence de réponse au sens strict du terme, à moins qu'il ne faille comprendre que ce sont là deux figures particulièrement mortifères du « sans réponse », puisque pour celui qui écoute elles signifient que « je parle pour rien<sup>1</sup> », ce qui est peut-être pire que l'attente d'une réponse qui ne viendra pas. Mais dans le contexte que vous avez en vue, parler pour rien est lié au fait que l'autre se dérobe, refuse de répondre, et non pas au fait qu'il est absent, provisoirement ou définitivement, et donc ne peut plus être atteint par aucune adresse. Si, lorsque « je parle pour rien, c'est comme si je mourais », c'est parce que l'autre est en situation de pouvoir me répondre mais refuse de le faire, et me traite comme si j'étais mort. Je ne cours pas ce risque-là, et pour cause : vous n'êtes pas en état de me répondre et a fortiori vous n'êtes pas en état de décider de me répondre ou de ne pas me répondre.

Le risque que je cours est différent : c'est celui de ne pas réussir à vous parler en moi, donc d'échouer à me convoquer devant moi-même de telle sorte que ce faisant je réussisse à vous ramener au-devant de moi. Si je devais exprimer de manière plus précise ce à quoi je m'engage, je dirais que je dois réussir à vous évoquer.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 210.

Le verbe « évoquer » désigne bien en effet cette posture à double face qui rappelle celle du « théâtre joué » : « évoquer » c'est, d'abord, « appeler à soi », « faire venir à soi » et, de manière plus forte encore, « faire apparaître par des incantations, ressusciter » ; mais c'est aussi, plus couramment de nos jours, « rappeler à la mémoire », par exemple par une image ou un discours (c'est en ce deuxième sens du verbe qu'on dit d'un orateur qu'il « évoque » quelqu'un ou quelque chose dans ses paroles). Posture à double face, parce que rappeler à la mémoire c'est aussi finalement toujours une manière de faire (re)venir à soi, de rendre présent en soi et à soi, y compris lorsque, comme ici, c'est dans et par le discours que la personne est évoquée. Voilà donc ce que cette lettre devrait réussir à faire pour mériter son appellation : vous évoquer, dans tous les sens de ce verbe, vous appeler à moi, vous faire venir à moi, mais en moi, depuis les replis les plus personnels de ma mémoire. En vous évoquant, je me convoque ainsi du même coup devant ce « vous en moi », c'est-à-dire devant mon propre passé, car votre présence en moi est indissociablement celle de mon propre passé en moi. D'où la dimension passablement égotiste de l'entreprise.

L'incongruité d'ordre ontologique évacuée au prix de ce qu'on est sans doute en droit de considérer comme une ontologie téatologique, une autre objection se présente, celle de l'inconvenance qu'il y a, de ma part, d'écrire une lettre à *vous*, Roland Barthes. En effet, si

vous étiez encore vivant, je ne me trouverais pas en position de pouvoir vous écrire une lettre, une lettre personnelle s'entend. Comme je l'ai déjà dit, je suis de ceux qui ne vous ont pas connu « en personne », même si chronologiquement et géographiquement j'aurais pu faire votre connaissance, puisque je faisais mes études à Paris entre 1972 et 1979 et que je vous ai croisé une ou deux fois dans les couloirs du « Cetsas », le centre de recherches auquel vous étiez affecté alors et qui était aussi celui de Gérard Genette, sous la direction de qui j'avais entrepris d'écrire une thèse en 1976. Je me dois donc de préciser la position du scripteur qui écrit cette lettre : je n'ai jamais été qu'un lecteur, parmi d'innombrables autres lecteurs, de vos écrits. Je n'ai en particulier pas été votre étudiant, ni votre disciple. Et je ne suis pas non plus devenu un barthésien, un spécialiste de votre œuvre.

Comme je ne m'adresse qu'à vous en moi, cette distance réelle n'affecte cependant pas ma situation. En effet, m'adressant à vous en moi, je m'adresse à la voix qui, en moi et pour moi, anima et anime toujours (déci-dément l'ontologie prend des coups !) vos textes, voix avec laquelle, comme tout lecteur, je dialoguais en l'absence du partenaire de dialogue. Dialogue un peu particulier, puisque le lecteur est à la fois celui qui pose les questions et qui, se coulant dans le texte de l'autre, donne les réponses, ce qui n'est finalement pas très différent du dialogue avec un mort ou, plus généralement, avec quelqu'un qui s'absente. Ce Roland Barthes à qui je

m'adresse est-il le même que celui qui est mort en 1980 ? Vous seul pourriez le dire. Donc, vu les circonstances, personne ne le peut.

Il y a encore un autre sujet d'embarras. À partir de quel moi et en direction de quel vous cette communication à sens unique se noue-t-elle ? Si j'avais été de votre génération, j'aurais pu envelopper le *je* et le *vous* dans un *nous* co-adressé à moi-même, ou du moins à mes moi passés, au nom d'une commune appartenance générationnelle. Mais je ne suis pas de votre génération. Il est vrai qu'il vous est arrivé, essentiellement autour des années 1968, de parler, d'écrire, au nom d'un nous transgénérationnel, d'un nous d'époque, qui incluait quiconque – quels que fussent son âge et sa condition – s'y reconnaissait. Mais ce fut un nous tellement inclusif que chacun y mit ce qu'il voulait ou ce qu'il pouvait, et qui dura le temps que durent les malentendus. Vous-même habitiez à peine, et je crois bien avec réticence, ce nous, qui manifestement ne pouvait pas ne pas apparaître comme problématique au mythologue que vous fûtes. De toute manière, je ne pense pas que j'aurais tenté le coup de la connivence générationnelle ou idéologique. J'ai toujours eu des difficultés à doter les entités collectives d'une ontologie forte, y voyant plutôt des fictions, sans doute utiles pour simplifier la communication et surtout synchroniser et standardiser les comportements et croyances des individus, mais du même coup quelque peu « louches » – de tout point de vue d'ailleurs. Voilà au moins un point sur

lequel je ne risque pas de heurter votre propre façon de voir...

Ceci dit, je dois convenir qu'il y a sans doute malgré tout une dimension générationnelle dans cette lettre. Mais elle est purement imaginaire, et aussi un peu compliquée. Dans un an, touchons du bois, j'aurai l'âge qui était le vôtre lorsque vous êtes mort. Je me sens donc proche de vous au point où j'en suis dans l'histoire de ma vie, alors même que je devrais me sentir éloigné de vous lorsque je compare nos dates de naissance : 1915 et 1952. En fait, vous êtes né une décennie avant mes parents. Pourtant, et c'est ce qui complique singulièrement cette affaire de générations, dans le temps subjectif de mon « moi » ou plutôt de mes moi successifs, vous êtes plus « jeune » que mes parents. Non que mon histoire personnelle ait le moindre intérêt ici (ni sans doute ailleurs). Si j'en parle, c'est pour une raison simple : pour que le « vous en moi » puisse prendre quelque consistance, il faut bien que je réussisse à vous situer dans mon histoire personnelle. Or, vous y occupez un temps paradoxal. Les historiens parlent souvent de la multiplicité des temps historiques, pour se référer au fait qu'à une même époque les gens vivent conjointement dans des temps différents. C'est ce qui se passe avec « vous en moi ». Mes parents sont donc nés bien après vous, et pourtant, pour moi, ils ont toujours été de la génération qui vous précédait. La raison en est qu'ils ont vécu la Deuxième Guerre mondiale, donc quelque chose qui



pour moi n'a jamais été qu'un récit, celui précisément qu'ils me racontaient, à moi ainsi qu'à ma sœur et à mon frère : quelque chose qui faisait partie d'eux, ce pour quoi ils voulaient nous le transmettre, je pense, mais qui était très éloigné pour nous trois qui ne l'avions pas vécu. Cela faisait partie d'un monde d'avant notre naissance – donc d'avant la naissance du monde, puisque le monde est toujours notre monde.

Le paradoxe est que vous aussi avez bien sûr vécu, comme mes parents, la Deuxième Guerre mondiale, et même, contrairement à eux, les dernières années de la Première. Et pourtant vous me paraissiez, et vous me paraissez encore aujourd'hui, plus jeune qu'eux : pour moi vous étiez de mon monde et non pas du leur. Je pense que cela est dû d'abord au fait que j'ai fait votre connaissance (par ouvrage interposé) autour de 1968-1970, à la fin de mon adolescence : vous étiez mon contemporain parce que je vous ai rencontré en tant qu'écrivain vivant faisant partie de l'extrême-contemporain de ma jeunesse. Mais il y a sans doute une autre raison qui faisait naître en moi cette impression, qui persiste encore aujourd'hui, que vous étiez né avec moi : rien dans vos ouvrages, même ceux publiés dans les années cinquante, ne ramenait le lecteur à ce temps d'avant, temps noir et angoissant dont me parlaient mes parents et qui leur avait volé leur jeunesse. Vous faisiez – vous faites – partie pour moi de ce monde nouveau dans lequel moi-même et la plupart des Européens de

l'Ouest de ma génération (et sans doute aussi les Nord-Américains, les Canadiens ou encore les Australiens) ont grandi et sont devenus adolescents, un monde léger et insouciant, un monde ouvert, surtout, portant en lui des possibilités sans limite.

Ce monde, nous – ma sœur, mon frère et moi, ainsi que tant d'autres de notre génération – l'avons su plus tard, était bâti sur l'oubli de ce qui venait juste d'avoir lieu et en partie se continuait ou se réinventait sous d'autres formes ailleurs, voire à nos portes. Si notre monde n'avait pas été amnésique, cela nous aurait fait prendre conscience que notre légèreté était fondée sur pas grand-chose. Nos parents ne le savaient que trop, d'où leur inquiétude sourde face à nos optimismes, inquiétude que n'arrivaient pas à cacher leur bienveillante sollicitude et leur sympathie spontanée pour le monde de cocagne que nous pensions habiter.

Vous faisiez partie de mon monde parce que ce que vous écriviez participait de ce monde nouveau, oublieux, mais heureux, que nous devions à celles et ceux, innombrables, que le monde qui venait de s'effondrer dans un cataclysme terrible avait engloutis ou, s'ils avaient été très chanceux, rendus à la vie nue. D'autres avaient été, heureusement, épargnés. Si j'en crois votre biographie, vous faisiez partie de ceux-là. Cela vous rendit peut-être plus facile, après le cataclysme, de vous mettre du côté du monde nouveau. Mais, si vous aviez été épargné, vous n'en aviez pas moins traversé l'époque sinistre

en question, et cette expérience laissait sa marque dans vos écrits. Elle prenait la forme d'une détestation absolue de l'idéologie comme état spécifique de la langue et d'un refus, ou plutôt d'une attitude de « non-saisir » (je pense y revenir plus loin) face à tout pouvoir, qui vous immunisait contre la moindre tentation de ce côté-là (y compris contre toute prétention académique). Vous étiez de mon monde, mais votre expérience du vieux monde vous permettait non seulement de vouloir le nouveau, mais aussi de sentir – et de combattre – ce qui dans le nouveau n'était que le masque de l'ancien.

Car ce nouveau monde était un désir plus qu'une réalité, et c'est la fonction rectrice de ce désir que vous avez incarnée de façon exemplaire pour moi. Certes, pendant un court moment vous partageâtes avec certains de notre génération (et j'en fis partie pendant quelques mois de mon adolescence) la foi en la possibilité d'un *ricorso* qui devait permettre de tourner définitivement la page d'un monde qui s'était disqualifié puisqu'il avait mené à l'apocalypse. Mais le pouvoir, la domination, l'arrogance ainsi que l'instinct grégaire vous insupportaient tellement que, malgré quelques déclarations dans l'air du temps, l'incompatibilité totale entre votre désir de *ricorso* et le programme des nouveaux « révolutionnaires », qui n'était qu'une réincarnation particulièrement retorse de l'ancien monde, ressortait de chacune de vos pages. Le désir, le plaisir, la jouissance, la perversion, le corps, etc., étaient, dans le désordre, quelques-uns des noms que

vous donniez à ce qui vous rendait rétif à une rhétorique régressive. Et cette réticence, inscrite dans l'éthos de vos textes, était un puissant vaccin pour le jeune homme naïf que j'étais au moment où je vous découvris. Vous étiez donc bien de « ma » génération, mais vous ne partagiez pas notre naïveté et notre ignorance : vous étiez notre compagnon de jeu, mais vous aviez de l'avance sur nous, et le fait de vous avoir découvert alors que j'étais encore très jeune m'a permis de ne faire qu'un passage rapide par le mirage « révolutionnaire », mais de maintenir intact le désir d'autre chose que ce que les croyances partagées posaient comme idéal de vie.

À la fin de *Leçon*, vous revendiquez pour vous-même un double écart par rapport au temps chronologique. Ayant relu *La Montagne magique* de Thomas Mann, dites-vous, vous y aviez retrouvé votre propre expérience de la tuberculose, celle d'avant l'époque des antibiotiques, ceci vous amenant à prendre conscience « avec stupéfaction [...] que mon propre temps était historique<sup>1</sup> ». Par « historique », vous entendez dans ce contexte le temps précédant votre naissance, votre corps étant donc plus vieux que vous, puisque le roman débute en 1907 et finit en 1914, alors que vous êtes né en 1915 : « En un sens, mon corps est contemporain de Hans Castorp, le héros de *La Montagne magique* ; mon corps, qui n'était pas encore né, avait déjà vingt ans en 1907, année où Hans péné-

---

<sup>1</sup> O.C., t. V, p. 445.